atelier théâtre Jean Vilar

Dossier pédagogique

J'habitais une petite maison sans grâce, j'aimais le boudin

d'après *Spoutnik* de Jean-Marie Piemme

Distribution

Adaptation et réalisation :
Philippe Jeusette et
Virginie Thirion

Avec
Claire Bodson
Philippe Jeusette
Eric Ronsse

Composition musicale : **Eric Ronsse**
Scénographie : **Sarah de Battice**, avec l'aide de **Philippine Boyard**
Construction : **Laurent Notte, Philippine Boyard, Margaud Carpentiers**
Costumes : **Elise de Battice**
Réalisation des images : **Bob Jeusette, Tawfik Matine**
Création et régie lumière : **Eric Vanden Dunghen**
Assistanat : **Tawfik Matine**

Un spectacle du Collectif Travaux Publics, avec le soutien du Conseil de l'Aide aux Projets théâtraux et du Théâtre Varia.
Spoutnik *est paru en 2008 dans la collection « Rivière de Cassis », éditions Aden.*

Dates : **19 au 30 janvier 2016**
Lieu : **Théâtre Jean Vilar**
Durée du spectacle : **1h20**
Réservations : **0800/25 325**

Contact écoles : Adrienne Gérard
adrienne.gerard@atjv.be - 010/47.07.11

• N'oubliez pas de **distribuer les tickets** avant d'arriver au Théâtre Jean Vilar

• Soyez présents au moins **15 minutes** avant le début de la représentation.

- les places sont numérotées, nous insistons pour que chacun occupe la place dont le numéro figure sur le billet.

- la salle est organisée avec un côté pair et impair (B5 n'est pas à côté de B6 mais de B7), tenez-en éventuellement compte lors de la distribution des billets.

• En salle, nous demandons aux professeurs d'avoir l'amabilité de se disperser dans leur groupe de manière à **encadrer** leurs élèves et à assurer le bon déroulement de la représentation. Merci !

Sommaire

1. La pièce

Le résumé

L'auteur : Jean-Marie Piemme

Philippe Jeusette : adaptation et interprétation

Virginie Thirion : adaptation

Eric Ronsse : composition musicale et interprétation

Claire Bodson : interprétation

2. Interview de Virginie Thirion

3. Extraits

***J'ai des racines* de Jean-Marie Piemme**

Extrait de la pièce

4. Contexte historique : 1945-2010

5. Sources

1. La pièce

1. Le résumé

Un homme se souvient et remonte le cours de son histoire, de sa naissance à la perte de ses parents. À Seraing, dans la cuisine d'une maison sans grâce, les fantômes du passé ressurgissent : le père revenant de l'usine, la mère toute à ses fourneaux, mais aussi les oncles, les tantes, les Saint-Nicolas… Ce qu'il raconte est-il vrai ou faux ? Qu'importe ! Le voilà hanté, entraîné à faire un voyage dans le temps. Les remous du présent ne sont toutefois pas fort éloignés : cataclysmes économiques, fermetures d'usines, menaces pesantes sur le bassin liégeois… La fin de ce monde-là est-elle programmée ?

Ce récit de tendresse teinté de pragmatisme met en scène l'histoire d'un homme d'aujourd'hui, face aux **cataclysmes économiques** secouant le pays qui l'a vu naître et grandir, Seraing. Les remous du présent font remonter le passé. Des images surgissent.… Le voilà hanté, entraîné à refaire **le voyage du pays de l'enfance vers l'âge adulte** : ses parents, l'usine, les fêtes familiales, les événements politiques, les études. C'est l'évocation d'une jeunesse au pays de l'usine, avec jubilation, tendresse, malice et humour. Avec de la sympathie aussi pour **sa propre histoire entrée en collision avec la grande Histoire**. Est-ce que tout ce qu'il raconte est exact ? Peut-être pas, quelle importance ? Comme il le dira lui-même « Et si tout était inventé, qu'est-ce que cela changerait ? ».

L'homme et l'enfant qui se racontent – à savoir **Philippe Jeusette** en Jean-Marie Piemme fictionnalisé – ont deux compagnons de voyage : un musicien, **Éric Ronsse**, et **Claire Bodson**. Ces deux présences permettent de redonner vie à de potentielles images parentales ou des personnages qui ont croisé son passé.

J'habitais une petite maison sans grâce, j'aimais le boudin est conçu à partir du **récit autobiographique** de Jean-Marie Piemme ***Spoutnik***. Philippe Jeusette est l'initiateur du projet. Virginie Thirion et lui-même en ont assuré l'adaptation (choix des textes, agencement…). C'est un spectacle théâtral, **mêlant texte, musique** (d'influences diverses et variées) **et projections** (de vidéos et photos sans volonté pour autant de faire du théâtre documentaire).

2. L'auteur : Jean-Marie Piemme

Né à Seraing en 1944, Jean-Marie Piemme a suivi des études de littérature à l'université de Liège et de théâtre à l'Institut d'études théâtrales de Paris.

Dramaturge à l'Ensemble théâtral mobile, il collabore ensuite avec le Théâtre Varia (Bruxelles). De 1983 à 1988, il rejoint l'équipe de Gerard Mortier à l'Opéra national de Belgique.

Actuellement, il enseigne l'histoire des textes dramatiques à l'Institut National Supérieur des Arts du Spectacle (INSAS).

En 1986, il écrit sa première pièce *Neige en décembre* qui sera mise en scène l'année suivante. Suivront une trentaine de textes joués en Belgique et à l'étranger.

Ses textes sont principalement publiés aux éditions Actes-Sud papiers et aux éditions Lansman. Il a publié un roman *Tribulations d'un homme mouillé* aux éditions Labor à Bruxelles. Les Editions Aden ont publié *Rien d'officiel*, cinq récits sur le monde d'aujourd'hui conçus à partir de grandes figures shakespeariennes et *Spoutnik*, récit autobiographique ayant inspiré la pièce.

Il est à l'origine de succès tels que *Toréadors*, *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis* ou encore, plus récemment, *Les Pâtissières*, présenté au Théâtre Jean Vilar la saison dernière.

En 2011, Jean-Marie Piemme est l'invité de la Chaire de poétique de l'université de Louvain. Il y donne quatre conférences sur le thème « L'écriture comme théâtre ».

Il a reçu de nombreux prix, dont le Prix de la Meilleure pièce (Centre des Ecritures Dramatiques – Wallonie-Bruxelles) pour *Les Pâtissières* et le Prix du lycée André Maurois de Bischwiller (2010) pour *Spoutnik*. En 2015, il reçoit également deux prix : le prix B. Abrate pour l'ensemble de son œuvre (prix de la critique et de la danse 2015) et le prix quinquénnal de la littérature de la Fédération Wallonie-Bruxelles (en partage avec Jean Louvet).

3. Philippe Jeusette - adaptation et interprétation

Diplômé de l'INSAS, Philippe Jeusette a été nommé à cinq reprises aux Prix du Théâtre comme meilleur comédien pour ses prestations dans *Excédent de poids insignifiant amorphe* de Werner Schwab, dans *Périclès prince de Tyr* de William Shakespeare, *Octobre* de Georg Kaiser (lauréat en 1998) mis en scène par Michel Dezoteux, dans *Combat de nègre et de chiens* de Bernard-Marie Koltès mis en scène par Frédéric Dussenne et dans *Occident* de Rémi De Vos mis en scène par Frédéric Dussenne.

Depuis 1987, Philippe Jeusette a joué dans une soixantaine de spectacles. Parmi les plus récents : *Occident* de Rémi De Vos et *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo mis en scène par Frédéric Dussenne, *Vania !* de Tchekhov mis en scène par Christophe Sermet, *La Gène du clown* de Stanislas Cotton mis en scène par Georges Lini, Seuls avec l'hiver mis en scène par Sermet également, *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis* de Jean-Marie Piemme, etc.

4. Virginie Thirion - adaptation

Née en 1965 à Troyes, c'est à Dijon et dans ses environs qu'elle a commencé à faire du théâtre. Elle interrompt ses études de psychologie pour rejoindre Bruxelles, où elle suit les cours de l'INSAS, section jeu. Établie dans cette ville, c'est en Belgique qu'elle vit et travaille aujourd'hui. Actrice, elle s'est peu à peu glissée de l'autre côté de la scène. L'écriture et la mise en scène représentent aujourd'hui la part principale de son activité. Ses pièces de théâtre sont éditées aux Éditions Lansman. Certaines d'entre elles sont traduites en Allemand (*Zéphira. Les pieds dans la poussière, Manon-45kg-7000m2, Écris que tu m'embrasses, Rentrez vos poules*…). Elle a été en résidence au Centre National des Écritures du Spectacle à La Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon.

Écris que tu m'embrasses a reçu le Prix CED-WB 2006 des metteurs en scène et a été primé aux Journées des Auteurs de Lyon. *Rentrez vos poules* a reçu le Prix de la critique 2007. *L'iceberg qui cache la forêt* a reçu une mention spéciale du jury du Prix CED-WB des metteurs en scène 2010.
Virginie Thirion est également professeur à l'INSAS.

5. Eric Ronsse - composition musicale et interprétation

Éric Ronsse est diplômé de l'INSAS en technicien de son (1999). Il est musicien autodidacte. Guitariste, entre autres, son utilisation d'instruments acoustiques, mélangés ensemble avec un processus plus « glitch-bruitiste-électro-acousmatique », rend sa musique cinématographique, unique et émotionnelle. Explorant la musique traditionnelle, il aime imaginer des croisements de genre. La ligne peut être mince entre la musique et le bruit. Il essaie de ne jamais perdre le côté organique, l'harmonie de la musique.

Il joue divers instruments : guitare, clavier, contrebasse, piano, clarinette, violoncelle… Il a travaillé dans de nombreux théâtres, studios et sur des tournages.

6. Claire Bodson - interprétation

Claire Bodson a suivi les cours de Pierre Laroche au Conservatoire de Bruxelles. Depuis elle a travaillé entre autres avec Frédéric Dussenne, Philippe Blasband, Michel Kacenelenbogen et Pietro Pizzuti. Elle a partagé quelques temps l'aventure des *Vedettes, plus ou moins majorettes*, spectacle de théâtre de rue décalé.

Au cinéma, on a pu la voir dans *Élève Libre* de Joachim Lafosse.

Claire partage sa vie professionnelle entre le théâtre et l'enseignement destiné aux enfants étrangers puisqu'elle est également institutrice spécialisée dans l'apprentissage du français.

2. Interview de Virginie Thirion

Pourquoi adapter* Spoutnik*, le seul texte autobiographique de Jean-Marie Piemme ? Comment est né ce projet ? Part-il d'une initiative personnelle ou collective ?

© Alice Piemme

Philippe Jeusette est à l'origine du projet. Il apprécie particulièrement *Spoutnik* et en a fait part à Jean-Marie Piemme. Conjointement, ils ont fait une première sélection du texte, puis se sont tournés vers moi.

Philippe et moi avons travaillé à partir de cette première sélection. Nous avons eu l'occasion de tester la théâtralité de cette matière lors d'une soirée Portées/Portraits à Passa Porta, en novembre 2011. Ces soirées mélangent texte et musique. J'ai fait appel à Éric Ronsse avec qui j'aime travailler. Lors de cette soirée, malgré le peu de répétitions que nous avions eues, il s'est passé quelque chose : le contact du texte et de la musique, la présence de Philippe et celle d'Éric… Il m'a semblé évident que Philippe ne serait pas seul sur scène, qu'Éric serait là aussi, permettant de faire coexister souvenir et présent, en faisant résolument exister la contemporanéité d'une époque ne serait-ce que par la présence des instruments qu'il utilise. Il ne nous laisse pas en tête en tête avec le passé de quelqu'un, avec un Jean-Marie fictionnalisé.

En arrière-plan du projet, nous ne pouvions ignorer l'actualité des usines, d'Arcelor Mittal… Il existe une sorte de fin programmée de ce monde-là, inéluctable et révoltante. Jean-Marie exprime très bien cette idée à la fin de *Spoutnik* : « Une fois que je ne serai plus là pour attester leur existence, ceux-là basculeront dans l'univers des fictions possibles. » Tout ceci a alimenté la réflexion. Si urgence il y a, il nous semble important de dire que les ouvriers ne sont pas seulement des gens qui se plaignent parce qu'ils sont en train de perdre leur emploi. C'est tout un pan de l'Histoire, de leur histoire, qui est en train de disparaître. Cette partie du projet a été élaborée de manière intuitive. Elle a fait son chemin à travers le texte et notre propre sélection.

Le texte est-il fortement adapté ou avez-vous voulu rester au plus près de l'écriture de Jean-Marie Piemme ?

La matière de base, à savoir *Spoutnik*, représente un énorme volume. Il nous fallait donc élaguer et n'en retenir qu'une partie. Il n'y a pas de réécriture, ni de la part de Jean-Marie, ni de la mienne. Jean-Marie étant un auteur de théâtre, il y a naturellement quelque chose de théâtral dans son écriture, de naturellement « vivant » qui ne doit pas être retravaillé dans ce sens, même si *Spoutnik* n'est pas une pièce de théâtre. Le travail d'adaptation en tant que tel a plutôt eu lieu dans les choix des textes, leur agencement, mais aussi dans le rééquilibre entre ce qui appartient à l'histoire familiale et ce qui appartient à quelque chose de l'usine à travers l'histoire parentale.

La petite histoire se retrouve de cette manière dans la grande Histoire ?

Oui, mais sans le souligner. La grande Histoire doit rester de l'ordre de l'écho, de l'évocation. Il ne s'agit en aucun cas de donner de leçon à qui que ce soit.

Pourquoi ce titre : « J'habitais une petite maison sans grâce, j'aimais le boudin » ? Pourquoi ne pas avoir gardé le titre original ?

Tout simplement suite à une réaction d'un ami qui trouvait que ce titre n'évoquait plus grand-chose à la jeunesse. C'est quoi *Spoutnik* ? Nous avons partagé cet avis et avons fait appel à un titre ancré dans le matériel, le quotidien, un titre évocateur, qui ne soit ni nostalgique, ni romantique et encore moins revendicateur. Ce titre, aussi prosaïque soit-il, doit nous mettre les pieds dans le concret des choses. Le titre, c'est déjà l'affiche et ce titre-là, en l'occurrence, prend toute la place sur l'affiche ! On ne voit que lui.

Quand on le lit, on se fait tous une image. Je voulais que l'énoncé raconte déjà quelque chose. Résolument, ce titre parle aux gens, que l'on aime ou pas le boudin !

Comment traduis-tu sur scène cette tension entre le passé et le présent ?

Par le biais du souvenir. Quand je lui ai fait la proposition de nos deux présences sur scène, celle d'Éric et la mienne, Philippe l'a très justement reformulée en se demandant si c'était lui qui faisait revivre ses fantômes, ou si c'était ses fantômes qui venaient le hanter… Cette idée nous a accompagnés tout au long du travail, à savoir « comment allons-nous faire ressurgir les fantômes ? ». Éric Ronsse et moi-même – puisque je joue dans la pièce également – sommes de potentiels images parentales ou de personnages qui croisent le passé du petit garçon qui se raconte. *(ndlr : Virginie Thirion est remplacée pour la tournée par Claire Bodson)*

Pour traduire ces souvenirs et le passé, on fait appel également à la vidéo. On l'utilise davantage pour évoquer que pour documenter. Sofia Betz m'a aidée pour la dramaturgie des images. Bob Jeusette a réalisé une partie des séquences (pour le côté création) et Tawfik Matine, notre assistant, l'autre partie (pour le côté archives). Ce rapport aux images est de l'ordre du souvenir fictionnalisé, du souvenir plus « documentaire » d'une époque, ainsi que du présent du personnage. Nous travaillons les possibilités qu'offrent les images, c'est-à-dire la magie d'apparitions d'images différentes sur le plateau : images purement théâtrales et images projetées.

Qu'apportent sur scène ta présence et celle d'Éric Ronsse ?

J'accomplis tout rêve de metteur en scène en étant moi-même sur scène, et fais en sorte que le spectacle se passe bien, que les choses puissent exister. Je permets également de faire exister le fantôme de la mère, de même qu'Éric fait exister celui du père. Nous prenons en charge des morceaux du texte, ce qui permet à Philippe non pas de faire croire qu'il s'adresse à sa mère ou à son père, mais de donner aux spectateurs de potentiels référents, sans pour autant revenir à des situations réalistes. Cette différence de voix permet de nourrir l'imaginaire du spectateur et fournit à l'acteur des appuis de jeu, pour nourrir ses ruptures, renouveler les axes de son adresse. Elle nourrit la dynamique du jeu et introduit une forme de polyphonie. Nous ne créons pas un seul-en-scène.

Un petit mot sur la musique qui sera jouée en live ?

Les influences musicales sont multiples. Il y a des variations sur les musiques de l'époque, des passages musicaux rythmiques ou thématiques en rapport avec ce que se dit, des compositions originales sur certains passages de textes… L'insert d'extraits d'un autre texte de Jean-Marie Piemme, « J'ai des racines » – texte publié en 1998 dans Alternatives Théâtrales – est un véritable « parler-chanter blues ». Cet accompagnement musical permet également à Philippe de chanter, notamment une chanson d'Elvis.

Comment est pensée la scénographie ?

On a opté pour le côté familial, par la reconstitution hyperréaliste d'un tout petit morceau de cuisine, lieu central par excellence de la famille. De plus, Philippe et moi cuisinons sur scène.

Est-ce l'histoire d'un affranchissement ? À l'époque, on suivait souvent le schéma du père. Mais ici, Jean-Marie Piemme n'est pas devenu ouvrier. Fallait-il échapper à tout prix à ce schéma-là, à cette vie-là ?

C'est une histoire d'affranchissement malgré lui. En effet, c'est son père qui a eu l'intuition qu'il ne pourrait pas s'en sortir dans ce milieu-là. C'est son père qui l'a inscrit à l'université, lui qui était un élève très moyen et dont les professeurs doutaient sérieusement de la nécessité d'une expérience scolaire prolongée. Il aurait aimé qu'il fasse médecine ou droit. Jean-Marie optera plutôt pour la philologie romane.

La figure parentale l'a profondément marqué. Dans un passage de *Spoutnik*, le père fait un raisonnement paradoxal : il dit que les Allemands ont eu de la chance d'être bombardés pendant la seconde guerre mondiale parce qu'ils ont pu bénéficier des crédits de reconstruction américains et partir sur de nouvelles bases en rénovant tout de fond en comble. Les Belges, quant à eux, n'ont pas eu cette « chance » et sont restés avec leurs vieilles machines, leur vieille industrie, leurs vieilles méthodes de production. L'économie allemande allait bientôt distancer de loin l'économie belge. Le père de Jean-Marie Piemme ne reniait pas du tout ses origines ouvrières, mais il voyait toujours plus loin. Ce qui amène son fils à dire « Je suis l'enfant d'un désir de mouvement qui vient de loin ». Il dit également : « Nous étions l'aile avancée d'un prolétariat qui rêve de ne plus l'être, mais n'entend pas pour autant s'arracher à ses racines. » Cette phrase résume bien son parcours. Et quand il évoque le point de vue de sa mère, il l'exprime en lui prêtant cette volonté : « Il faut effacer aux yeux de tous qu'on vient de rien, qu'on n'est pas grand chose, il faut effacer la basse extraction à nos yeux mêmes. » Ces phrases sont représentatives de l'impulsion paternelle. Il n'y a aucune honte, seulement une nécessité d'affranchissement.

En deux mots, comment qualifierais-tu ce spectacle ?

C'est un souvenir joyeux ; joyeux dans l'évocation et joyeux dans ce qui se passe sur le plateau entre les interprètes. Loin de nous l'idée de faire une évocation nostalgique, misérabiliste ou plaintive. Il ne s'agit ni de donner une leçon que tout le monde connaît, ni de dire que c'était mieux avant. Nous voulons montrer qu'ils ont vécu de cette

manière, avec cette chaleur-là, qu'ils menaient cette vie-là. Il est, par exemple, raconté dans le texte que tous les quinze jours, les femmes récupéraient la paie de leurs maris et ne leur laissaient qu'un seul billet afin qu'ils ne dépensent pas tout l'argent du ménage au café. Non que tous les ouvriers fussent des alcooliques, mais parce que « la vie en usine donne soif » et qu'il était courant de se relaxer entre camarades autour d'un verre, après une longue journée de travail.

Nous aimerions recréer, redonner vie chez le spectateur, quel qu'il soit, à des émotions de son passé. Et plus largement évoquer cette question « Quel rapport entretenons-nous avec le passé ? ».

Propos recueillis par Emilie Gäbele en septembre 2013.

3. Extraits

J'ai des racines de Jean-Marie Piemme

J'ai des racines. Elles enjambent la Meuse, s'accrochent à ses flancs. Et là où un pont joint les deux rives, des fumées noires flottent sur les cheminées des aciéries comme autant de drapeaux crasseux. Je suis de ce pays-là. Je suis du pays de l'usine. Je le dis sans fierté. On n'est pas fier d'une poussière noire qui tombe en permanence sur les cahiers. On n'est pas fier d'un paysage de grisaille. On n'est pas fier de la dureté qu'on perçoit parfois dans les yeux des grands sans comprendre encore – car on est petit – le pourquoi de celle-ci. L'usine faisait peur à mon père. Il y a passé presque cinquante années. Manoeuvre à quatorze ans (nous sommes avant la guerre 14), chef de l'atelier de construction mécanique à soixante (nous sommes au début des années soixante). Son fils à l'usine ? Non. Jamais. Même comme ingénieur (on ne disait pas cadre à l'époque). Pas l'usine. Jamais l'usine. Une de ses profondes satisfactions : n'avoir pas laissé sa femme y travailler, à l'usine, avoir tenu ma mère à l'écart de ce monde là.

Je suis du pays de l'usine. Je le dis sans fierté mais je le dis aussi sans aigreur. Car une fois sorti de ce pays, il n'est pas indifférent d'en avoir été l'habitant. Il y a comme un savoir qui vous vient de cette vie-là, un savoir que personne ne vous apprend. Un savoir, un filtre, un point de vue. Pas besoin de passer par de longues interrogations pour comprendre ce qu'est un rapport de classe. On le sait intuitivement, on l'a dans le sang. Un exemple ? Quand on entre à l'athénée et que pour la première fois on se trouve en présence d'enfants de la bourgeoisie, on comprend tout de suite, immédiatement, sans détour, sans délai, ce qu'est un rapport de classe. On comprend, on sait. On voit des doigts qui se lèvent pour répondre à la question qui est Molière, qui peut donner le titre d'une de ses oeuvres, et vous, vos mains sont de plomb parce que, ce nom-là, jamais vous ne l'avez entendu prononcer, jamais. Molière ? Quoi Molière ? Qu'est-ce que c'est Molière ? Hé, celui-là, ce qu'il est bête, il ne connaît même pas Molière ! Je ne connaissais pas Molière et vous voyez comme la vie est ironique : c'est au milieu de cette ignorance qu'elle vous enseigne quelques vérités bien sonnées. Car enfin, des situations comme ça, c'est un sacré signal, ça vous alerte, ça vous jette de la clarté au visage. On appréhende la géométrie sociale, on appréhende en tous cas la position qu'on occupe dans le rapport de classes ! Mal placé. Très mal placé. Heureusement, on ne sait pas encore qu'on le sait, sinon quel découragement ! Mais on le sait, on le ressent. On le vit. Pas même besoin de souffrir une quelconque humiliation, être là suffit. Dans l'inculture des pas grand-chose. Dans leur silence. Dans leur vocabulaire basique. S'apercevoir que l'on parle de sujets dont on ne dit jamais un mot à la maison, que pour certains le monde n'a pas la même configuration que pour vous. Oui, on sait, ça brule, ça s'inscrit dans la chair avant de passer dans le cerveau. Quand on voit une manifestation dans la rue, on sait exactement de quel côté on est, même si on ne comprend rien aux banderoles et aux cris, même si on est en peine de dire pourquoi le rouge du drapeau est la couleur de la dignité, même si le père, pris entre sa position dans la hiérarchie et son appartenance viscérale au monde ouvrier est évasif

sur les explications. On sait. Ce savoir-là, ce sont mes racines. J'ai su ce qu'était un gréviste avant de savoir ce qu'était un Belge ou un Wallon.

Pourtant, j'usais du wallon dans la vie quotidienne. Mais ce n'était pas pour moi la langue de la Wallonie, c'était la langue de l'usine d'en face, celle qu'on parlait et que pourtant je ne pouvais pas utiliser parce que justement c'était celle de l'usine d'en face. Je suppose qu'un jeune français et un jeune anglais qui apprend sa langue maternelle la ressent comme naturelle. Ce n'est pas le cas d'un jeune garçon né dans le bassin serésien. Je ne pouvais pas utiliser le wallon, je devais utiliser le français, comment aurais-je pu résister longtemps à cette évidence : l'usage d'une langue n'est pas naturel, jamais naturel, l'usage d'une langue s'inscrit dans un champ de forces, vous inscrit dans un champ de forces. (…) Parle, et j'identifierais vite ta place approximative dans la division du travail, ton ancrage social, « le lieu d'où tu parles ». (…)

Mon père avait décidé pour moi : non au wallon, oui au français, oui à la langue de l'ascension. Étrange situation d'un enfant dont les membres de la famille (père et mère notamment) parlent le wallon entre eux, mais le français avec lui, répétant en français, pour lui, ce qu'ils viennent de se dire en wallon et qu'il a parfaitement compris. Quand j'y repense, il y a là comme une bouffonnerie de la vie, une redondance à la Dupont et Dupond qui a fait de moi un étranger dans sa propre terre. Somme toute, ai-je été dans une situation tellement différente de celle des enfants italiens qui venaient d'arriver en Belgique et qui habitaient à côté de chez moi ? Eux aussi devaient se dépendre d'une langue pour en adopter une autre. Du moins, avais-je l'avantage sur eux de n'avoir pas à changer de culture.

On m'a arraché d'une langue. Mais le déracinement est encore une racine, un trait violemment identitaire. (…)

Les notions de trajet, de passage, de trahison me sont donc constitutives. Leur présence en moi témoigne d'un ébranlement profond dont j'ai enregistré le choc très tôt, et qui est devenu la chair même de mon existence. Ce sont autant de traits distinctifs de mon identité et je crois bien que ceux-ci sont visibles dans la plupart de mes pièces. La trahison aussi ? Oui, la trahison aussi. Qui ne trahit pas (un peu) son identité sera (beaucoup) trahi par elle. Ce n'est évidemment pas affaire de psychologie ou de morale. C'est juste une façon de dire qu'une identité qui se répète indéfiniment dans la pureté fantasmatique d'elle-même ne m'intéresse pas. (…)

Mais alors comment vous définissez-vous ? Je suis du pays de l'usine, ai-je dit. Façon de signifier que je ne réclame pas d'autres traits identitaires que ceux que j'ai pointés plus haut. Mais vous êtes belge ? Oui, je suis Belge, mais la Belgique ne fait pas partie de mes racines. Où et quand ai-je connu la Belgique ? Enfant, je suis allé à Anvers visiter le Zoo ; à Bruges, en excursion scolaire ; jamais à Bruxelles. Bruxelles n'était rien, n'éveillait aucun imaginaire, aucune envie. (…) Je n'y mettrai pas les pieds de manière significative avant l'âge de 30 ans. (…) Laissons la Belgique. D'accord. Mais tout de même, la Wallonie ? À tout le moins, vous êtes wallon ? Oui, je suis wallon, mais la Wallonie ne fait pas partie de mes racines. Mons et Charleroi ou Namur me sont longtemps restées terres inconnues. J'ignorais tout de ces villes. (…)

Donc, finalement qu'est-ce que vous êtes ? Ce que je suis ? Disons un habitant d'Europe, de langue et de culture françaises né devant une aciérie, ça vous convient ? (…)

Ce n'est pas parce que la Belgique n'a pas d'Histoire (et qu'est-ce que c'est la Belgique ? Et d'abord où est-ce ?) que les gens n'ont pas d'Histoire. (…) Et ceux qui sont nés là où je suis né ? Ils ont aussi une histoire. Elle est faite de luttes, de coups, de combats, de défaites, mais une défaite, n'est-ce pas, est encore une Histoire ? Croyez-vous que ce soit tout le temps « bien », l'Histoire ? Qu'il advient que du notable ? Une Histoire n'est pas toujours une bannière (tragique ou heureuse) plantée dans l'amas des événements remarquables, c'est souvent un noeud obscur fait de contradictions, de ratages, de réussites partielles, d'espoirs et d'illusions, en tous cas quelque chose qui arrive aux gens dans leur chair. Oui, dans la chair des gens, c'est là qu'il faut chercher l'Histoire, lorsque selon toute apparence celle-ci semble manquer. (…)

Plutôt que jugée ou déplorée, une filiation doit être assumée. Elle demande qu'on la prenne à plein bras. Et bien, retrouvons-le ce passé, retrouvons l'Histoire telle qu'elle a saisi les corps, leur donnant désirs, blessures et impulsions, l'Histoire toujours infirme, toujours boiteuse, l'Histoire dans ses contradictions, et disons simplement, sans forfanterie et sans désespoir : je suis fils ou fille de cette Histoire-là. (…) Qu'elle ne soit pas triomphale n'a finalement que peu d'importance. Elle a eu lieu pour moi, cette Histoire. Je suis venu au monde en elle, j'ai grandi en elle, c'est pourquoi il m'importe d'y revenir dans la sympathie.

Extrait de la pièce

Je suis né dans la cave, sous les bombardements.

Il était trois heures et demie, c'était la sortie des classes, je voyais défiler les jambes des écoliers devant le soupirail.

« Poussez ! » Quelqu'un a dit « poussez! » et ma mère a poussé. Moi, je n'en demandais pas tant mais sous l'effet du mouvement, j'ai été forcé de sortir la tête. Quel jour sommes-nous, ai-je dit ? Avant tout, je voulais me donner une contenance devant tous ces gens qui m'attendaient.

Le 16 novembre, imbécile.

Ça m'a vexé. Oui, ça m'a vexé que mon père me parle sur ce ton. Après tout, on se connaissait à peine. Trente secondes, au plus ! Illico, j'ai alors décidé de marquer le coup. Il fallait qu'il comprenne tout de suite que je serais un enfant difficile. Mon Papa, malgré l'émotion qui nous étreint tous, ai-je dit en crachotant une saloperie qui me collait aux gencives, je n'oublie pas ce que tu m'as balancé quand Maman t'a dit qu'elle était enceinte. Il avait grogné ! Il avait pesté! Il avait hurlé : je n'en veux pas, on a déjà le chien !

Ai-je dit que c'était la guerre ? Le maréchal Von Rundstedt menait la contre-offensive allemande entre Arlon et Bastogne. On n'avait

pas grand-chose à manger et le chien moins encore. Alors vous comprenez, il a fallu s'en débarrasser, a dit mon père à l'accoucheuse. « Ça a dû vous faire quelque chose. Même si c'est des bêtes, on s'y attache », a répondu l'autre, juste au moment où ma mère, trouvant probablement le sujet de conversation trop scabreux pour moi s'était remise à hurler.

4. Contexte historique : 1945 - 2010[1]

Propos issus du site Connaitre la Wallonie.

1945-1963 : Le décrochage occulté … par la croissance

Au sortir de la deuxième guerre mondiale, la Wallonie panse ses plaies et relance son industrie plus rapidement que les autres régions d'Europe de l'ouest. Il est vrai que, contrairement au premier conflit mondial durant lequel tout l'appareil industriel s'était arrêté, les industries ont continué à produire pendant les années 1940-1945.

En termes d'infrastructures, le bilan wallon du conflit (à l'exception notable de Liège) n'est pas aussi catastrophique que chez nos voisins et le potentiel économique reste « relativement » peu atteint. Au vu de sa situation, la Wallonie, comme toute la Belgique, bénéficiera relativement peu des mesures du plan Marshall mis en place par les Etats-Unis dès 1947.

Dès le début des années '50, le tableau s'obscurcit et les premiers indices d'une perte de terrain de la Belgique par rapport à aux autres pays apparaissent. En tête de peloton pendant plusieurs années, elle est à présent rattrapée puis dépassée par ses voisins et partenaires commerciaux. La croissance est forte et le chômage faible, mais l'on fait systématiquement mieux au-delà des frontières. Une modernisation de notre appareil industriel apparait indispensable.

Dans ce contexte national en demi-teinte, la Wallonie rencontre de sérieuses difficultés. Son économie souffre et son déclin se confirme. La part wallonne dans l'emploi national ne cesse de se réduire et le poids de la Wallonie dans la production belge diminue. Ainsi, entre 1948 et 1959, la croissance du PIB[2] par habitant et à prix constant sera de 2,4% pour la Belgique et seulement de 1,9% en Wallonie. L'année 1963 est celle où le PIB par habitant wallon est dépassé par son équivalent flamand. C'est en cette même année que sont votées les lois dites linguistiques.

1963-1973 : Les golden sixties, une réalité contrastée

Sur le plan national, cette nouvelle décennie est celle d'un âge d'or qui voit le pays rattraper son retard économique par rapport à ses principaux partenaires commerciaux. Le nombre d'emplois augmente, le chômage est au plus bas et la croissance économique est forte.

Cette époque, « les golden sixties », est caractérisée par une forte augmentation de la productivité et des salaires, par une stabilité retrouvé du franc belge et par l'arrivée d'investissements étrangers massifs qui dopent la croissance.

Pourtant, ce constat masque une réalité complexe et disparate. Les écarts grandissent entre sud et nord du pays, la prospérité n'irrigue pas tout le pays de la même manière. A partir de 1965, les investissements en Wallonie sont en perte de vitesse et génèrent peu d'emplois. Sur la période 1961-1967, seuls 20% des investissements privés étrangers en Belgique ont été réalisés en Wallonie. Sur la

1 Connaitre la Wallonie, http://connaitrelawallonie.wallonie.be/fr/la-wallonie-en-bref/economie#.VnAr5xrhDcM, le 15/12/2015.

2 PIB : Produit intérieur brut : résultat final de l'activité de toutes les entreprises de production situées sur le territoire national.

même période, 64% des emplois nationaux dus à ces investissements étaient créés dans le nord du pays.

1973-1988 : Crises, croissance et ambiguïté

Le 18 octobre 1973, l'OPEP annonce un doublement des prix du pétrole. Cette mesure est réitérée deux mois plus tard. Ce quadruplement des prix du pétrole touche durement les économies européennes. La Belgique et la Wallonie n'échappent pas au phénomène.

Malgré des taux de croissance parfois honorables, la période est celle d'une dégradation du climat des affaires, notamment internationales, et d'un dérapage des finances publiques.

En Wallonie, l'année 1975 est celle d'une diminution impressionnante de la production industrielle. Le nombre de chômeurs ne cesse d'augmenter. D'un point de vue général et national, un deuxième coup est porté à cette situation déjà instable par le second choc pétrolier de 1979, qui replonge l'économie wallonne dans la tourmente. La production industrielle fléchit à nouveau tandis que la hausse du chômage se renforce. Le nombre d'emplois dans l'industrie se réduit de près de 35%.

1988-1996 : Vers un exercice difficile de nouvelles compétences

1988 est une année charnière. C'est l'année du vote des lois de réforme institutionnelle, du transfert de nouvelles compétences et de l'établissement d'un réel pouvoir de décision wallon sur les principaux leviers de l'économie régionale (économie, travaux publics, commerce extérieur, emploi, …).

D'un point de vue économique, les années '80 se terminent par un redémarrage conjoncturel généralisé. La croissance se fait forte et le chômage diminue. Pourtant, dès 1990, le mouvement s'essouffle. La Belgique et la Wallonie subissent elles aussi le ralentissement de l'économie américaine et les incertitudes liées à la guerre du Golfe. La croissance du PIB repasse sous la barre des 2%. Le nombre de chômeurs augmente à nouveau pour la première fois depuis 1987 en Wallonie. Le tout conduit la Belgique et la Wallonie dans une situation de récession en 1993.

Au milieu des années '90, l'économie wallonne offre un visage radicalement différent de celui qui était le sien quarante ans plus tôt. Comme dans bien d'autres régions d'Europe, la Wallonie a connu une forte « tertiairisation[3] » de son économie. Autrefois terre d'industries, notre région ne voit plus, en 1997, que 28,7% des 50 milliards € de son PIB produits par le secteur secondaire. Ce sont essentiellement les services qui sont au cœur de l'économie wallonne de cette fin de siècle.

3 En économie, la répartition de l'ensemble de l'activité est répartie en trois grands secteurs : **le secteur primaire** concerne la collecte et l'exploitation des ressources naturelles (matériaux, énergies et certains aliments) ; **le secteur secondaire** implique les industries de transformation de ces ressources ; tandis que **le secteur tertiaire** regroupe les industries de service (souvent immatériel : sécurité, santé, enseignement, etc).

1996-2010 : Fin du décrochage systématique et programmes de redéploiement

Depuis 1996, l'écart de croissance économique entre la Wallonie et la Belgique n'est pas systématiquement défavorable à la première. L'activité économique suit une conjoncture variable : favorable jusqu'à l'année 2000, en repli début des années 2000, une reprise qui s'achève par une crise financière et économique en 2009, avec une réduction de 2,8% du PIB. La part wallonne dans le PIB belge se stabilise autour de 23,5%, avec une tendance à la hausse en fin de période (23,8%). Le PIB wallon par habitant suit la même trajectoire, avec un léger redressement pour arriver, en 2010, à un indice de 73,8 par rapport à la moyenne belge de 100. Le développement de l'économie est encore insuffisant pour observer un rattrapage significatif de l'écart creusé durant plusieurs décennies.

La Wallonie a, durant cette période, développé plusieurs programmes visant à stimuler l'économie et l'emploi, au travers notamment du Contrat d'avenir pour la Wallonie, son actualisation, les Plans Marshall. Si ceux-ci ont probablement aidé à la stabilisation de la situation économique et sociale, ils n'ont pas encore permis à la Wallonie de se placer sur une trajectoire de rattrapage vis-à-vis des moyennes belges ou européennes.

5. Sources

Dossier de presse, *J'habitais une petite maison sans grâce, j'aimais le boudin*, Théâtre Varia, 2013.

Connaitre la Wallonie, http://connaitrelawallonie.wallonie.be/fr/la-wallonie-en-bref/economie#.VnAr5xrhDcM, le 15/12/2015.

Larousse, www.larousse.fr